



Regards maristes

DÉCEMBRE 2014 | NUMÉRO 27

Partir

Pour les uns, partir, c'est d'abord quitter ce que l'on tient (et qui, si l'on croit la sagesse populaire « vaut deux tu l'auras »), que l'on a reçu ou construit, qui s'appuie sur une réalité connue et rassurante que l'on craint de perdre. Partir peut être aussi parfois une obligation, pour fuir une situation insupportable et imposée, ou un échec personnel grave. Il faut alors renoncer à son passé, à son histoire, à des liens précieux, pour n'en garder que des souvenirs douloureux. Partir peut s'accompagner de regrets, et même d'angoisse devant le futur inconnu.

D'autres au contraire sont impatients de faire « du passé table rase », refusent un présent qu'ils n'ont vraiment ni choisi ni construit, et sont animés d'un élan, d'un espoir, d'une confiance dans les « possibles » que leur offre un ailleurs parfois imaginaire, mais qui nourrit chez eux un rêve merveilleux. Partir pour eux, c'est s'ouvrir, pour accueillir le monde dans sa richesse et sa diversité, c'est trouver en soi des ressources jusque-là inconnues, choisir des engagements hors des sentiers battus, accepter le risque, se mesurer aux obstacles et même à l'échec. Partir pour se sentir libre, loin des traditions, des habitudes, des plans d'avenir tout-faits.

Mais on ne construit pas sur le vide, les fondations sont nécessaires pour que le bâtiment résiste. Partir bien sûr, pour faire comme Ulysse un « beau voyage » et revenir « plein d'usage et raison, vivre entre ses parents le reste de son âge ».

MARIE-CLAIRE ROUGNON

SOMMAIRE

- 2 Partir, c'est mourir un peu...
- 2 Départs disparés
- 3 Sans tambour ni trompette
- 4 Partir ensemble !
- 4 Ultraia !
En avant vers Compostelle !
- 5 Ils sont partis
- 5 Partir
- 6 Avant de partir
- 6 Février
- 7 Tu es partie... je suis resté
- 7 Les « partir »
- 8 Les départs du croyant

Partir, c'est mourir un peu...

YVES GOUGET, *Père mariste*

Partir, pour l'un, c'est quitter la vie. Partir, pour un autre, c'est au contraire s'ancrer dans la vie.

Pour celui-ci, c'est abandonner le terrain, c'est tout quitter. C'est disparaître. Pour celui-là, c'est construire de l'avenir. Un départ, un changement lui sont nécessaires parce que c'est pour lui aller de l'avant et cueillir ce qui peut naître demain de rencontres imprévues, et dans les expériences de l'« à-venir » quotidien.

Le premier marche à reculons. Il est triste et contemple derrière lui tout ce qu'il laisse à la mort : avec la vie, il quitte aussi le temps de sa jeunesse, le temps de ses vacances, le temps de ses amours. Il quitte la scène et c'est la mort de tout ce qu'il espérait qui le fascine, puisque tout ce qui pourrait advenir est mort ou en train de mourir.

Le second au contraire regarde devant lui. S'il part, c'est à la découverte. Ce qui peut advenir exige qu'il laisse bien des choses derrière lui parce que ce qui l'intéresse c'est ce que lui promet l'avenir. Il ne sait pas au juste quoi et pourquoi, mais il est prêt à voir s'ouvrir devant lui de nouvelles portes. Il refuse de se laisser enliser dans ce qui est passé, et qui restera passé, trépassé. Le passé reste un socle sur lequel il souhaite construire, mais non un capital à grignoter comme un avare son bien.

Quelle étrange parenté peut ainsi s'observer entre la naissance et la volonté de vivre quelque chose de nouveau... et quelle parenté redoutable s'observe entre un vieillissement résigné et la mort avec le refus d'avancer encore, la peur de ce que

cache l'aventure de la vie, la peur de changer et d'exister encore !

On dit que partir, c'est mourir un peu. Si c'est pour en finir avec la vie, c'est déjà une mort bien triste qui guette... Si c'est pour signifier que

l'on est insatisfait de soi et qu'on désire continuer ou reprendre la route, si c'est pour s'ouvrir encore à l'expérience de la découverte, si c'est pour accepter des remises en question que l'on se refusait jusque là, alors pourquoi pas ?

Départs dispar

ANONYME DU XXI^e SIÈCLE

Il est des départs qui enchantent

Soulagement

De quitter ce qu'on quitte

De quitter qui on quitte

Espoir d'horizons nouveaux

Inconnu de nouvelles rencontres

Projet à vivre

Rendez-vous d'amour

Un visage, une voix, une odeur, une peau,

Promesse de rencontre...

Il est des départs en chanson,

Enthousiasme u-topique

Timbre sonore et clair

Trompette triomphante

Promesse de victoire

Il est des départs douloureux

Pleurs de quai de gare

Sourire d'un lit d'hôpital

Séparation divorce

Quand la rose est fanée

Quand dissonance domine

Quand aimer fait trop mal

Sauve qui peut et les enfants d'abord

Il est des départs tragiques

Mort d'un enfant aimé

De la chair de sa chair

Travail surefficace

Du cancer insidieux

Accident couperet

Lente agonie blanchâtre

Insolente cabale

Départs discrets

Je le croyais encore ici

Départs en trombe

Gomme sur la route

Départ pour revenir

Tu reviens mon amour

Départs sincères et faux départs

Tu reviens mon amour

Sans tambour ni trompette

FRANÇOIS DROUILLY, *Père mariste*

11 février 2013 : la presse s'en donne à cœur joie : « un coup de tonnerre », « une révolution », « l'effet d'une bombe »... qu'est-il donc arrivé ? une catastrophe naturelle, une sorte d'Ebola, une attaque terroriste ?

Rien de tout cela. C'est plus simple : un vieil homme en blanc qui a largement dépassé l'âge de la retraite, cède sa place, sans tambour ni trompette. L'événement a donné lieu à de nombreux commentaires et à des prises de position diverses et variées.

Et maintenant, vingt mois après l'événement, nous commençons de percevoir l'admirable enseignement que le Pape Benoît nous laisse et nous invite à méditer.

Laissons de côté l'intérêt du rajeunissement – relatif – de la fonction, le choix heureux du successeur... Et retenons pour la réflexion de ce numéro, cette simple vérité : « il faut partir », « il faut reprendre la route ». On ne s'installe pas dans l'Église, pas plus que dans la vie. C'est ainsi que doivent se comporter les disciples de Jésus, « l'homme qui marche » comme un étranger jamais fixé.

Oui, le pape Benoît nous invite à cette audace, à cette liberté, à ce pèlerinage. Il nous apprend qu'il ne nous appartient pas de faire tout le chemin... seulement un bout. Nous n'avons pas à construire toute la maison, seulement une partie. Nous ne ferons jamais « le tour de la question », mais peut-être laisserons nous une trace de notre passage que d'autres pourront emprunter et approfondir. Bien sûr ce n'est pas facile – sans doute pour le pape – certainement pour nous. Nous



voudrions tellement maîtriser l'œuvre de notre vie, sortir par la grande porte, avec le sentiment du devoir accompli et les applaudissements du public. Mais non, il faut partir et emporter avec nous tout ce qu'on est, tout ce qu'on a, les grandes espérances comme les échecs et les erreurs de parcours. Il faut faire

confiance à ceux qui poursuivent l'œuvre et peut-être – qui sait – feront mieux que nous ! Cela nous coûte et parfois nous dérange. Mais c'est la condition pour qu'enfin, dépouillés de tout, les mains vides, un Autre nous accueille et couvre notre nudité et notre pauvreté du grand manteau de son Amour.

Partir ensemble !

CATHERINE NOUSCHI, *professeur des écoles*

Partir... Qu'il a été difficile ce départ. Ce petit matin d'hiver où je quittais les miens : mon mari et mes deux petites filles de 18 mois et 3 ans et demi.

Mais c'est moi qui l'avais choisi, qui l'avais voulu. Non pas pour ce moment précis du départ, où j'avais le cœur bien serré mais pour l'aventure qui allait suivre, celle dans laquelle je m'étais lancée deux ans auparavant.

J'avais dit « oui ». Oui à cette proposition de participer à ce projet. Le projet ? Traverser l'océan Atlantique à la voile. Nous étions trois professeurs des écoles à Paris, trois copines et c'est Geneviève, en fauteuil roulant depuis une dizaine d'années qui a lancé l'idée. Avec trois skippeuses, nous étions en tout six filles sur le bateau. Un projet sportif : six semaines de navigation sur un catamaran de 18 pieds. Et puis un projet pédagogique : trois cents écoles étaient inscrites pour suivre la traversée au jour le jour sur internet.

Mais avant même tous ces beaux projets, j'ai choisi de partir pour moi. Pour me prouver à moi-même que j'en étais capable, que j'étais capable de vivre cette aventure.

Et ça n'a pas été de tout repos de me faire mes preuves ! Départ en janvier de Lorient, avec des températures glaciales, le pont était gelé au matin du départ... Ensuite, ça a été le mal de mer dans la tempête au niveau du golfe de Gascogne. Une semaine à rester allongée dans le carré, sans rien pouvoir avaler et en dormant par intermittence. Le soulagement à l'arrivée à Madère, même s'il tombait des trombes d'eau. Le réconfort d'une douche chaude et le luxe d'une nuit à

l'hôtel au sec. Et puis le doute... Dois-je continuer ? Rentrer ? C'est peut être trop dur pour moi cette aventure. Mon mari me rassure, quoi que je choisisse, il m'aimera et sera fier de moi. Mais pas de réponse...

Appel à un ami. Ma maman en l'occurrence forte de sa sagesse jésuite : « Ce n'est pas dans la désolation qu'il faut revenir sur une décision que tu as prise quand tout allait bien. » Bon, d'accord, et bien je vais continuer.

Les conditions s'améliorent en descendant vers le Cap Vert. Il fait moins froid, le mal de mer est moins

présent. Les quarts s'organisent et j'ai des responsabilités. La vie sur le bateau prend son rythme de presque croisière ! Chacune fait découvrir ses petites recettes aux autres : rillettes de poisson volant qui atterrissent malencontreusement sur le pont...

Au Cap Vert, découverte de la diversité des îles, des habitants attachants, de l'harmattan qui envoie un brouillard de sable et la musique de Cesaria Evora. Puis nous partons pour la traversée. C'est le temps des records : nous filons à une moyenne de dix nœuds. Les magnifiques ciels se succèdent. Je prie souvent devant la beauté de ces éléments. Des dauphins

Ultreia ! En avant vers Compostelle !

ÉDITH DE L'EUCHARISTIE, *Sœur séculière de l'Adoration*

NDLR : Ce texte nous est parvenu après la mise en page du n°27 ; il a dû subir des retouches et des suppressions. Nous nous en excusons auprès de l'auteur et nous la remercions de sa contribution.

Partir, c'est vivre et s'ouvrir à l'inconnu d'un ailleurs. Le pèlerin qui part à Compostelle sur le chemin de Saint Jacques en a rêvé souvent, dans la joie et dans la crainte : il doit laisser son ronron routinier et il sait qu'il y aura un avant et un après : le pèlerin qui revient n'est plus le même : il s'est lancé, un sac sur le dos, pour parcourir mille six cents kilomètres – et plus parfois – à travers frontière, monts et vallées, pour répondre à l'appel d'un autre.

Il s'est aussi libéré pour devenir entre ciel et terre un être neuf. Dans toutes les traditions religieuses, le pèlerinage a un sens : il apporte la joie, la paix et la liberté.

Ultreia ! tel est le cri du pèlerin qui veut dire : en avant ! Toujours plus loin !



accompagnent notre route. Et puis après une très belle manœuvre d'affalage de spi menée par tout l'équipage dans un beau moment de coordination, nous arrivons aux Antilles, Grenade. Fin de notre route.

J'ai la fierté d'avoir réussi. L'impatience de retrouver ma famille. Et ce grand bonheur des quinze jours passés avec mes filles et mon mari en Martinique. Mes preuves sont faites, je peux profiter de ceux que j'aime. Je suis aussi soulagée d'être arrivée, que ce soit fait, accompli. Pour les aventures suivantes, j'ai envie de les associer. Partir ensemble.

Ils sont partis

MARIE-CLAIRE ROUGNON

Ces enfants, nous les avons vus arriver, grandir, devenir. Ils ont avec nous formé une famille, nous avons partagé le temps, les hivers, les étés, les vacances, les retours à l'école, puis à l'université. Partagé les projets, les espoirs, les chagrins aussi parfois. Le tissu de nos vies s'organisait autour de leurs urgences, leurs impératifs étaient les nôtres.

Et puis est venu un autre temps, où ils ont dû choisir eux-mêmes leurs priorités, leur avenir, leur mode de vie. Et nous les avons vus partir, heureux de leurs découvertes, et s'atteler à de nouvelles constructions, personnelles, de leur vie. Le monde s'est ouvert à eux, et sans nous, ils ont continué de grandir, de nouer des relations, d'avancer. Et nous sommes devenus témoins de leurs progrès, en les suivant toujours, mais d'un peu plus loin.

Partir

AMOUL YAKAAR

Amoul Yakaar est un jeune sénégalais mort noyé avec des dizaines d'autres jeunes d'Afrique alors qu'ils tentaient de venir en France en traversant la Méditerranée sur des embarcations de fortune. Ils ont été enterrés par la Marine à Toulon. C'était en 2007. Ce poème trouvé dans sa poche a été lu pour la première fois à la cathédrale de Toulon lors de la messe commémorative de leur décès.

Partir, partir, partir pour ne plus me réveiller le ventre creux ;

Partir pour ne plus sentir le regard sans vie de mes parents ;

Partir pour ne plus être la risée du quartier ;

Partir pour assurer la survie de ma famille.

Partir pour arrêter la souffrance ;

Partir pour mettre fin au désespoir ;

Partir pour que ma sœur ne se prostitue plus ;

Partir pour sauvegarder ma dignité d'homme.

Mille raisons de partir

Mes prières sont restées vaines,

Le désespoir m'envahit, la raison me fuit

La mer, la mer. La mer, la mer,

La mer, la mer. La mer, la mer,

La mer, la mer. La mer, la mer,

Mille raisons pour partir.

Partir au risque de ma vie ;

Partir la peur au ventre ;

L'appel de l'océan du tréfonds de mon âme,

Les mirages du succès berçant mon sommeil.

Partir parce qu'il n'y a plus d'espoir ;

Partir l'amertume au cœur ;

Abandonnant mes vieux parents au seuil de la mort sans le vouloir

Partir pour ne pas faillir à la drogue.

Mille raisons pour partir.

Partir parce qu'il n'y a plus d'espoir ;

Partir pour ne plus souffrir ;

Partir parce que le pouvoir a failli

Mille raisons pour partir



Avant de partir

RABINDRANATH TAGORE,
La corbeille de fruits

Je sais qu'au soir obscur d'un jour
quelconque le soleil me dira son
dernier adieu.

Les bergers joueront sur leurs flûtes à
l'ombre des figuiers, les troupeaux
paîtront sur les pentes de la rivière,
pendant que mes jours passeront
dans la nuit.

Et je fais cette prière : puissè-je savoir,
avant de la quitter, pourquoi cette
terre m'a pris dans ses bras ?

Pourquoi le silence de ses nuits me
parle des étoiles, pourquoi la lumière
de ses jours fit naître, par son baiser,
les fleurs de ma pensée ?

Avant de partir, puissè-je m'attarder
sur un dernier refrain, pour en
achever la mélodie ; que la lampe
soit allumée pour que j'aperçoive ton
visage, et les guirlandes tressées, pour
que je t'en couronne.

Février

YVON QUISSARGUES, *prêtre*

Février 1946. Mois de naissance. Je suis, comme il se doit, le plus beau bébé de ma rue et peut-être même plus. Deuxième garçon de parents vigneron. Une fille suivra cinq ans plus tard. Le bonheur est dans les vignes.

Février 1956. Mois de mort. Il fait froid, de plus en plus froid. Il gèle. Ce que l'on redoute le plus survient : la vigne gèle. La vigne meurt. Il faut se rendre à l'évidence, cette année il n'y aura pas de récolte, ni l'an prochain, ni l'année suivante. Le temps d'arracher, de replanter. La tristesse s'est abattue sur le village. Alors se pose la question :

partir ou rester ? Certains partiront « pour s'en aller gagner leur vie loin de la terre où ils sont nés » comme dit la chanson. Trouveront un emploi à la SNCF, la police ou la gendarmerie, ou la Poste. Pour mes parents l'attachement à la terre sera le plus fort. Ils choisissent de rester. Pas faits pour la ville. Vivre ici même si c'est dur. Et Dieu sait si ce sera dur !

Février 2010. Mois de mort. On vient d'hospitaliser ma mère dont la santé décline. Je me rends à son chevet. Elle murmure : « Je vais partir. » C'est dit sans effroi, comme une banalité. Pris

de court, la seule réponse qui me vient à l'esprit « Tu peux partir tranquille, nous on sait que tu as fait de bonnes choses. » Je lui propose l'onction des malades, je l'avais si souvent entendu dire : « Surtout n'attendez pas le dernier moment pour appeler un prêtre. » Trois semaines plus tard, nous lui disons adieu.

Un jour d'entre les jours, de je ne sais quel mois, j'arriverai au terme de mon parcours. Tout sera fini pour moi ici. Je sais qu'il me restera encore une dernière chose à faire et, si possible, à réussir : partir.

Tu es partie... je suis resté

FLORENT NOUSCHI

Je me souviens quand tu m'as parlé de ce projet : petite folie qu'à l'époque je ne mesurai pas complètement. Je t'avais encouragée mais je crois que j'espérais intérieurement que tu ne partes pas.

Et puis les projets se sont affinés, ils sont devenus réalité et le moment

du départ est arrivé.
Au revoir mon amour...

Tu avais bien préparé ce départ : je savais comment te joindre en cas d'urgence, les enfants avaient des petits papiers à déplier chaque jour où tu serais absente, tu avais demandé à tes parents de nous épauler et tu

m'écrirais régulièrement depuis le bateau qui était équipé d'un dispositif internet...

... et pourtant : la première semaine aucune nouvelle de toi : les jours passaient et je ne savais rien. Je tâchais de dissimuler mon inquiétude avec les enfants mais ton silence était étourdissant, envahissant : je n'arrivais bientôt plus à penser à autre chose.

Enfin des nouvelles : un appel de Madère. Joie de t'entendre mais hésitations quant à l'attitude à adopter vis-à-vis de tes doutes. Je me disais que, à ce stade, revenir aurait sans doute signifié pour toi un demi-échec, mais si telle était ta décision je serais fier de toi quoi qu'il en soit.

Tu as poursuivi ton voyage et moi avec toi : je te suivais maintenant sur une carte, mesurais ton avancée, imaginais nos retrouvailles, faisais rêver nos enfants et tous ceux qui autour de moi étaient au courant de ce voyage.

J'ai pris l'avion pour ton arrivée aux Antilles : j'étais parti à mon tour !

Aéroport de retrouvailles ! Je te vois enfin : nous nous serrons tendrement, premières paroles, premiers baisers...

Je réalise alors que c'est « adieu » qu'il fallait dire et non « au revoir » car le voyage transforme celui qui part comme celui qui reste... joie de devoir nous découvrir.

Les « partir »

PHILIPPE SCHNEIDER,
membre du groupe d'animation du Musée de l'Océanie de la Neylière

*Cris et pleurs.
C'est parti pour la vie.
Maman, un parfum, une cuisine, de chez le petit, jamais ne repartiront.*

*Trois billes en poche, un ballon sous le bras, marques à la mode des pieds à la tête,
c'est parti pour des jeux endiablés, des courses folles, des « moi, j'ai... ».
Cheveux en bataille, maillot déchiré, genou en sang et bien content, je reviens.*

*Je pars en guerre contre mes vieux, l'Église, l'école et tout et tout et tout.
C'est parti vers ma bande de copains, leurs rires, leurs mots, leurs musiques.
De ce monde, je n'ai aucune envie de repartir.*

*Des fleurs parties vers un cœur n'ont trouvé qu'un vase...
Elle était partie. Elle est là. Elle est restée.
Je n'en suis toujours pas revenu.*

*Ça va, ça vient, c'est comme ça ; tout s'agite.
En fait, rien ne bouge, à chacun sa place :
nous, les enfants, les grands-parents, les affaires, la maison ; et Dieu ?*

*Ils sont partis nos petits. Souvent, ils reviennent, mais ils sont partis.
Le mal d'hier. Les maux du jour. Visages d'antan. La sagesse et ses mots.*

Et cet impressionnant silence qui enrobe tout, hier et demain.

*1^{er} novembre.
Sur un chemin sans retour, dans l'air d'éternité distillé par les ancêtres...
« Tiens, Untel est parti ».*

Les départs du croyant

BÉNÉDICTE ORANGE, *théologienne*

« Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir. » Abram partit comme le Seigneur le lui avait dit, et Loth partit avec lui. (Genèse 12, 1)

Partir, quoi de plus naturel pour un nomade qui doit trouver sans cesse de nouvelles pâtures pour ses bêtes ?

Cette injonction du Seigneur est d'autant plus surprenante qu'Abram était déjà parti !

« Terah prit son fils Abram, son petit-fils Loth, fils de Haran et sa bru Sarai, femme de son fils Abram, qui sortirent avec eux d'Our des Chaldéens pour aller au pays de Canaan. » (Genèse 11, 31)

Alors, qu'est-ce-que ce nouveau départ ? Quel est ce pays que le Seigneur va faire voir à Abram ? Ce dernier s'attend peut-être à prendre possession d'une terre, or il va rester nomade toute sa vie. Non, ce que le Seigneur lui fait voir, ce sont les étoiles du ciel et la promesse qu'il lui fait est inouïe : *« Tu deviendras le père d'une multitude de nations (...) on ne t'appellera plus du nom d'Abram, mais ton nom sera Abraham car je te donnerai de devenir le père d'une multitude de nations. » (Genèse 17, 5).* En hébreu, il y a jeu de mots entre le nom d'Abraham et l'expression *père d'une multitude*. Cette multitude, c'est celle

des croyants. Le nouveau départ d'Abraham, c'est celui de la foi.

Cet homme âgé dont la femme est stérile accepte de croire en la Promesse, sans trop savoir de quoi il s'agit, avec fidélité et humilité. C'est l'attitude de Marie qui accepte l'aventure risquée d'enfanter le Sauveur. C'est l'attitude du missionnaire qui accepte de partir vers l'inconnu sans savoir s'il y aura un retour. C'est l'attitude de tout croyant qui accepte de se laisser guider par l'Esprit Saint dont *on ne sait ni d'où il vient ni où il va.* (Jean 3, 8). Attitude spirituelle faite de détachement, de confiance et d'espérance.

Dans l'évangile de Luc, Jésus transfiguré s'entretient avec Moïse et Élie de son



départ. *« Ils parlaient de son départ qui allait s'accomplir à Jérusalem. » (Luc 9, 31)* départ auquel Jésus tente de préparer les disciples : *C'est votre avantage que je m'en aille ; en effet, si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; si, au contraire, je pars, je vous l'enverrai. (Jean 16, 7)*

Il s'agit bien sûr du dernier départ que nous aurons tous à vivre un jour : notre mort.

Pour ce départ-là, point n'est besoin de nombreux bagages. Là encore, il nous est demandé abandon et confiance, comme dans la prière des éclairés à la Vierge Marie :

*Fais-nous quitter l'existence, joyeux et pleins d'abandon,
Comme un scout après les vacances, s'en retourne à la maison.*

Le Comité de Rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes qui enrichissent la revue par leur contribution. Par ailleurs, compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, elle se permettra de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème « **Que d'émotions !** ». Pour nous, un bon texte doit être court (environ 1500 signes). Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en adressant votre versement, libellé à l'ordre de *Regards Maristes*, à Michel Macquet 145, boucle de Jaumard, 83140 Six-Fours-les-Plages. Si vous souhaitez faire un don (au-dessus de 50 €) et bénéficier du reçu fiscal, veuillez libeller votre chèque à l'ordre de *Province de France de la Société de Marie* en indiquant au dos la mention *Regards maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu, et l'adresser à Pères Maristes - Région de France, 104, rue de Vaugirard 75006 Paris.